Presentation in sculpture →

[R. Alissan de Chazet]

Vinet 537

Henry V, Comte de Chambord,
"l'enfant du miracle" –
his mother, Duchesse de Berry,
presents this posthumous son to
the people to show he is male.

8551

L'auteur à Monsieur Defrasne, comme un gage d'estime et d'amitié.

RELATION

DES

FÊTES ET CEREMONIES

QUI ONT EU LIEU À PARIS

À L'OCCASION

DE LA NAISSANCE ET DU BAPTÊME

DE SON ALTESSE ROYALE

M.GR LE DUC DE BORDEAUX.

Abel de Pujol del. *Couché fils sc*

LA DUCHESSE DE BERRY

Présentant le duc de Bordeaux au peuple

RELATION

DES FÊTES

DONNÉES PAR LA VILLE DE PARIS,

ET

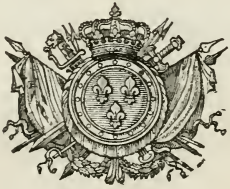
DE TOUTES LES CÉRÉMONIES

QUI ONT EU LIEU DANS LA CAPITALE,

À L'OCCASION DE LA NAISSANCE ET DU BAPTÊME

DE SON ALTESSE ROYALE

M.GR LE DUC DE BORDEAUX.



A PARIS,

Chez PETIT, Libraire, au Palais royal.

1822.

RELATION

DES

FÊTES ET CÉRÉMONIES

Qui ont eu lieu à Paris, à l'occasion de la Naissance et du Baptême de S. A. R. M.gr le Duc de Bordeaux.

QUELQUES années d'un gouvernement doux et paternel, les soins d'une administration protectrice et vigilante, la sagesse d'un monarque père et législateur de ses sujets, avaient réparé les maux de deux invasions; les habitans de notre belle France goûtaient avec délices les douceurs de la paix; l'industrie avait pris des développemens rapides, le commerce était dans une activité soutenue, et tout promettait un long avenir de bonheur. En vain quelques misérables voulaient troubler la tranquillité générale par des semences

de discorde, et peignaient l'insurrection comme un devoir, l'égalité comme un droit, la religion comme une chimère, et la royauté comme un fardeau; le peuple, qui sait par une fatale expérience qu'on ne sort d'une révolution qu'à travers le sang et les larmes, n'écoutait pas ces artisans de sédition, et se livrait à des travaux utiles ou à des jeux pacifiques.

Paris était dans l'ivresse des fêtes du Carnaval; les familles se réunissaient entre elles; on entendait par-tout les cris du plaisir et les accens de la joie. Tout-à-coup un bruit sinistre se répand: le Duc de Berry se meurt.., le Duc de Berry est mort!..... un nouveau Ravaillac vient d'assassiner le meilleur des Princes, le bienfaiteur et l'ami du pauvre; Louvel a voulu, en le frappant, immoler la monarchie, et arrêter le sang français dans sa source...; le petit-fils de Henri IV meurt, comme son aïeul, en chrétien, en héros, en Bourbon... Aussitôt un morne silence remplace les chants du plaisir; le peuple est cons-

terné ; une stupeur muette s'imprime sur toutes les figures; les relations sociales sont interrompues; le crédit public, les fortunes particulières, tout languit, tout s'éteint; il semble que le monstre ait frappé du même coup l'industrie, les arts et le commerce : grande et terrible leçon, qui prouve au peuple que toutes les idées sont liées entre elles pour le bonheur ou le malheur des nations ! L'ordre public, le respect des lois et de tout ce qui est légitime, font fleurir les états, et sont toujours accompagnés de l'abondance et de la prospérité ; tandis que les bouleversemens, les révolutions et les crimes, entraînent infailliblement à leur suite, le deuil, le désespoir, l'opprobre et la misère.

L'infortuné Duc de Berry, sur son lit de mort, avait recommandé à sa noble épouse de vivre pour *l'enfant qu'elle portait dans son sein..* : ce vœu si touchant annonçait à la France ce qu'elle pouvait espérer. La princesse ne revint à la vie que par cette idée qui s'empara de son existence toute entière : elle y pensait

le jour, elle y rêvait la nuit; et voici en quels termes elle raconta aux personnes de sa maison un songe qu'elle eut au mois de mai 1820, quatre mois avant la naissance du Prince : « Cette nuit, j'étais à l'Élysée; je tenais par la » main mes deux enfans, ma fille et un jeune » Prince. J'ai vu alors très-distinctement » S. Louis : il voulait couvrir de son manteau » Mademoiselle; je lui ai aussi présenté mon » fils, et le saint Roi nous a enveloppés tous » les trois dans son manteau, nous a bénis et a » couronné mes enfans.

Forte de ses pressentimens, qui étaient devenus pour elle des certitudes; soutenue par ce Dieu qui nous a rendu nos Bourbons, M.me la Duchesse de Berry attendait avec calme et confiance le présent du ciel : un misérable * dont la clémence du Roi a disputé la vie à la rigueur des lois, essaie-t-il de compromettre son existence et notre avenir par

* Gravier, condamné à mort sur la déclaration unanime du jury, et dont le Roi, dans son inépuisable clémence, a daigné commuer la peine.

des pétards incendiaires, elle dit avec la plus grande énergie : « Ils voudraient bien m'effrayer; mais ils n'y parviendront pas : le sang » de Louis XIV et de Marie-Thérèse coule » dans mes veines. »

Depuis le 15 septembre, on s'occupait du grand événement qui devait si puissamment influer sur l'avenir de notre France; déjà les dames de Bordeaux avaient présenté à la plus courageuse des mères leur ingénieux hommage; déjà la nourrice avait été choisie : mais rien n'annonçait que l'événement dût être immédiat, et la princesse se coucha le 28 septembre sans prévoir que le lendemain elle comblerait l'espoir d'un grand peuple en donnant le jour à un Prince qui devait réunir tous les Français autour de son berceau.

Vendredi, 29 Septembre 1820.

A quatre heures du matin, 24 coups de canon annoncent à la capitale la naissance

d'un Prince *. Le corps municipal, réuni à l'hôtel de ville, en reçoit deux fois la nouvelle, d'abord de la part de S. A. R. MONSIEUR, aïeul paternel, par M. le chevalier Galard de Béarn, lieutenant de ses gardes, et ensuite, de la part du Roi, par M. le marquis de Rochemore, maître des cérémonies de France.

Une boîte en or aux armes de la ville, ornée des médaillons de LL. AA. RR. M.gr et M.me la Duchesse de Berry, est remise à ces deux envoyés. L'ivresse publique est au comble : les ouvriers qui se rendent à leurs travaux, les femmes qui remplissent les marchés, se livrent à une joie franche et spontanée; les casernes des gardes-du-corps et de la garde royale sont illuminées comme par enchantement: on n'a pas eu le temps de se procurer des lampions; chacun pose sa lu-

* L'évêque d'Amiens, M.gr de Bombelles, dont le nom rappelle tant de services rendus à la monarchie, verse l'eau du baptême sur la tête auguste du rejeton de S. Louis : la Famille royale s'agenouille;... le Duc de Bordeaux est chrétien!

mière sur sa fenêtre : on va, l'on vient dans les rues; on pleure, on rit, on s'embrasse : le peuple et l'armée sont affamés de contempler le petit-fils de Henri IV ; M.me la Duchesse de Berry donne ordre qu'on le laisse voir; on se précipite aux Tuileries.

Un soldat, âgé d'environ soixante ans, couvert de blessures et ayant trois chevrons, s'écrie, les larmes aux yeux : « Ah! mon » Prince ! pourquoi suis-je si vieux ! je ne » pourrai pas servir sous vos ordres ! » — « Rassure-toi, mon brave, lui dit MADAME ; il » commencera de bonne heure. »

Un grenadier du 3.e dit à M. de Coëtlosquet : « Mon général, il est bien l'enfant de l'armée » celui-là ; il est né au milieu des sabres, des » bonnets de grenadiers, et c'est mon capitaine » qui a été sa première berceuse. »

La foule augmente ; tous les rangs se confondent, toutes les classes se mêlent ; on est Français, et l'on veut le voir. Un jeune poëte *

* M. Mennechet, lecteur du Roi, chef de bureau de la chambre.

improvise et tout le monde répète la chanson suivante :

AIR : *Du premier pas.*

C'EST un Bourbon, France, qui vient de naître ;
C'est de tes Rois l'auguste rejeton.
Dès le berceau, ce faible enfant doit être
L'espoir du brave et la terreur du traître :
C'est un Bourbon !

C'est un Bourbon qu'appelaient tes alarmes :
Le ciel t'exauce et t'en fait l'heureux don.
Il soutiendra la gloire de tes armes ;
Des malheureux il séchera les larmes :
C'est un Bourbon !

C'est un Bourbon ! Heureuse mère, oublie
Et ton veuvage, et ton triste abandon.
C'est ton époux qui renaît à la vie ;
Ce noble enfant le rend à la patrie :
C'est un Bourbon !

C'est un Bourbon ! Lègue ton diadème,
Heureux monarque, à cent rois de ton nom !
Comme Henri, grand Roi, comme toi-même,
Il régnera sur un peuple qui t'aime :
C'est un Bourbon !

Un artisan du faubourg Saint-Marceau adresse à S. A. R. MONSIEUR une pétition

ainsi conçue : « Monseigneur, ma femme est » accouchée cette nuit, à la même heure que » S. A. R. M.me la Duchesse de Berry. Nous » sommes bien pauvres ! » Le Prince lui envoie cinquante louis.

A midi, toute la Famille royale se rend à la chapelle, et remercie, au nom du peuple et au sien, le Roi des Rois : le *Te Deum* n'est interrompu que par les larmes et les sanglots de ceux qui le chantent. S. M. ordonne qu'on laisse entrer la foule dans les bas-chœurs : en un moment ils sont remplis, et les sujets unissent leurs prières à celles de leur Souverain.

Le Roi, sortant de la messe et encore entouré de sa famille, s'arrête au grand balcon qui donne sur les Tuileries. Des acclamations unanimes, des transports d'ivresse, éclatent de toutes parts : *Vive le Roi, vivent les Bourbons, vivent le Duc de Bordeaux,* sont les seuls mots qu'on puisse entendre. S. M. parvient enfin à calmer ce tumulte des cœurs, et dit, de l'accent le plus ferme tout-à-la-fois et le

plus tendre : « Mes amis, votre joie centuple » la mienne : il nous est né un enfant à tous... » Un jour il sera votre père... C'est alors qu'il » vous aimera comme je vous aime, comme » toute ma famille vous aime ! »

Le soir, les spectacles *gratis* réunissent le peuple de la ville et des faubourgs ; tous les couplets sur ce grand événement sont répétés aux cris de *vive le Roi !* L'artisan, le noble, le bourgeois, retournent chez eux en répétant de joyeux refrains sur la naissance miraculeuse du royal enfant, sur le courage de son héroïque mère, et sur les vertus de cette famille des Bourbons, qui ne respire que pour le peuple, et que l'on peut vraiment appeler la première des familles françaises.

Dimanche, 1.er Octobre.

La scène la plus touchante a lieu aux Tuileries vers quatre heures de l'après-midi. Après un entretien d'une heure avec la Duchesse de Berry, le Roi se montre près de la croisée, tenant dans ses bras le Duc de Bordeaux. S. M.

le berce en le couvrant de baisers; S. A. R. MONSIEUR tient sa petite-fille. Les acclamations du peuple cessent un instant, lorsqu'on voit que S. M. veut parler : *Vous et moi,* dit le Roi, en s'adressant au peuple et embrassant le petit Prince, *nous l'aimerons toujours bien;* et, après de nouvelles caresses: *Adieu, mes amis; je vous porte tous dans mon cœur.* S. A. R. MADAME entre un moment après, et les plus vifs transports éclatent de nouveau, lorsque cette Princesse, prenant les petites mains de MADEMOISELLE, lui fait envoyer des baisers au peuple : noble et touchant empressement, dont la cause est facile à saisir par des cœurs français. Ces paroles si douces, ces regards si aimables, ces caresses inspirées, disent au peuple : les Bourbons vous chérissent, et leur rejeton trouvera comme eux sa plus douce récompense dans votre amour.

Lundi, 2 Octobre.

Avant et après la messe, on voit dans le jardin des Tuileries une population immense.

A midi et demi, les charbonniers de Paris sont introduits dans l'intérieur des appartemens [*a*].* La Princesse sait qu'ils ont témoigné une profonde douleur à la mort du Prince, dont ils ont accompagné la dépouille mortelle à Saint-Denis; elle veut reconnaître une aussi noble conduite, et leur permet de saluer le jeune Prince, qui sera le roi de leurs enfans. Ces braves gens sortent enchantés de l'accueil de S. A. R., et rapportent dans leurs familles des médailles que leur a données cette vertueuse Princesse: ils les conserveront toujours précieusement; le cœur a ses reliques.

Mardi, 3 Octobre.

Le peuple, qui sait que c'est toujours sa fête quand le ciel fait naître un Bourbon, se rend en foule aux Champs-Élysées, où l'on avait préparé des buffets de comestibles et des fontaines de vin; la joie la plus pure, la gaieté la plus franche anime cet immense banquet; les jeux, les spectacles, des divertissemens

---

* *Voyez* la note à la fin de l'Ouvrage.

variés, sont réunis dans les différens carrés, et des chanteurs font entendre de fort jolies chansons, parmi lesquelles nous citerons les deux suivantes :

AIR : *Voulez-vous savoir l'histoire*
De Manon Giroux.

Vous que j' nommons les oracles
Du siècle où j' vivons,
Vous dit's : « I' n'y a p'us d' miracles;
» J' savons c' que j' savons. »
J' vous crois, messieurs l' z'incrédules;
Tout'fois maugré nous,
D'pis queuq' temps j'ons des scrupules :
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

S'il faut que j' vous les explique,
C' n'est pas malaisé :
D'un lis, not' espoir unique,
Le tronc s'est brisé;
Mais pendant qu' nous désappointe
L' p'us fatal des coups,
V'là z'un jeun' bouton qui pointe....
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

Sus c'te bell' rose d' Sicile
Il s'est vu greffer;
Mais là d'un temps difficile
Va-t-il triompher?

Tandis qu'ell' cède à la s'cousse
D' l'ouragan jaloux,
Il tient bon, s' nourrit et pousse :
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

Queu zel'! Voulant qu' la naissance
Arrive moins tard,
Pour prélude d' réjouissance
On lance un pétard.
Mais loin que l' bruit l'effarouche,
Cell' qui vit pour nous
Croit qu' c'est z'un passant qui s' mouche :
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

C'est, j' pensons c'te nuit-là même,
Qu' ravissant ses yeux,
L' saint Roi, tenant z'un diadême,
Descendit des cieux;
D' ces lieux où sans quarantaine
J' n'arriv'rons pas tous,
Pisque d' v'nir il prend la peine,
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

Femm's, quand z'on vous débarrasse
De queuq' fruit nouveau,
En les s'couant souvent on casse
La tige ou l' rameau;
D' nos cœurs finissant l' carême,
L' trésor le plus doux
D' la branche a tombé de li-même :
Y'a queuq' chos' là-d'ssous.

Qu'à la mèr' baillent d' courage
  Les gens soupçonneux !
« Différez vot' peu d'ouvrage,
  » Bon monsieur Deneux;
» Les témoins qu'on les appelle. »
  Et les voyant tous :
« R'gardez et conv'nez, dit-elle,
  » Qu'y'a queuq' chos' là-d'ssous. »

J' n'ai qu'un almanach pour livre,
  J' le prends et j'y vois
Qu' l'enfant a commencé d' vivre
  Le vingt-neuf du mois.
C'est l' jour d' la fêt' mémorable
  Du saint dont l' courroux
Jadis a terrassé l' diable :
  Y'a queuq' chose là-d'ssous.

Ferdinand r'vient nous sourire,
  Agé d'un matin ;
Avec lui de c' bel empire
  S' rajeunit l' destin.
Si pour queuq' temps un' jaquette
  Li couvre les g'noux,
France, i' n' faut pas qu' ça t'inquiète !
  Y'a queuq' chos' là-d'ssous. *

---

* Ces charmans couplets sont de M. Huillard de Bréholles.

AIR : *La Garde royale est là.*

C't enfant qu' d' avance on adore,
Nous disions-nous tout c't été,
Pourquoi n' vient i pas encore
Quand il en vient d' tout côté?
Morgué! moi, ça m' tarabuste,
De voir qu'il tarde comm' ça;
Et si l' ciel veut être juste,
En r'tour des pleurs qu'on versa,
Il nous f'ra *(bis.)*
Cadeau de c' p'tit ange-là.

A c' matin, l'espoir dans l'ame,
Près du pavillon Marsan,
Je rôdions avec not' femme,
V'là qu' j'entends des voix s' disant:
« Comm' les autre' i saura plaire,
» I' s'ra brave et bon, oui-da!
» Comm' son père et comm' sa mère
» Tout' la France l' chérira. »
Et sur ça,
J' dis : M'y v'là,
C'est un p'tit Bourbon qu'est là.

J'embrass' ma femme et j' l'emmène
Sur la terrass' du château,
Qui déjà s' trouvait tout' pleine
D' Français du bon numéro;
L' Roi, son frèr', son n'veu, sa nièce,
Bientôt de c'te naissanc'-là,

En s' montrant r'doublent l'ivresse,
Et tout l' monde s' dit : Les v'là !
Mais le papa *(bis.)*
Malheureus'ment n'est pas là !

Espérons pourtant qu' la France
R'trouv'ra c' ferme appui des lis,
Puisque v'là qu' la providence
L' fait renaître dans un fils.
Héritier du cœur d' son père,
Que tout bon Français pleura,
Jugez du bien qu'il doit faire,
Puisqu'à peine au monde, v'là
Que déjà,
Oui déjà,
Il vient sécher ces pleurs-là.

Gn'y a pas sept ans, qu'à la ronde
Je voyions tous nos enfans
Prendre le ch'min d' l'autre monde,
Long-temps avant leurs parens.
Grâce à not' Roi, not' pèr' tendre,
Chacun à son tour vivra;
Et pour aimer et défendre
Le nouveau p'tit Princ' que v'là,
Dans c' temps là *(bis.)*
Tous nos p'tits enfans s'ront là. *

---

* Ces jolis couplets sont de MM. Désaugiers et Gentil, qui sont toujours inspirés pour chanter les Bourbons.

A quatre heures, nouvelle fête bien plus agréable que toutes les autres : on annonce les Princes ; une calèche sans suite et sans gardes, où se trouvent MONSIEUR, M.gr le Duc d'Angoulême et MADAME, s'avance au pas dans l'avenue des Champs-Élysées, au milieu d'un peuple immense. Toutes les figures disent : « Vous voulez que nous ayons du » plaisir ; eh bien ! laissez-nous vous voir. » « Oui, mes amis, s'écrie MONSIEUR, c'est » pour vous voir que nous sommes venus. » L'enthousiasme va jusqu'au délire ; la foule accourt de toutes les parties des Champs-Élysées ; des hommes et des femmes obtiennent la permission de baiser la main de MADAME ; leur joie est au comble : on entend de ces mots comme le peuple de Paris sait en dire, comme les Bourbons savent en répondre ; et cette promenade vraiment populaire fait couler les larmes du plaisir, les seules que nos princes fassent répandre.

Une illumination générale remplace le jour; un très-beau feu d'artifice termine la fête. Cette

multitude immense regagne les faubourgs par les quais et les boulevarts; elle offre elle-même un spectacle aussi curieux qu'imposant : mais elle se retire avec ordre, et aucun accident ne vient troubler cette belle journée, que l'on peut appeler la fête du cœur.

LA FÊTE DE FAMILLE.

Dimanche, 8 Octobre.

La joie du peuple avait été si naturelle et si entraînante, depuis la naissance du Prince, que le conseil général du département prit, à l'unanimité, l'arrêté suivant :

PRÉFECTURE

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

Extrait du Registre des Délibérations du Conseil général du département de la Seine, faisant fonctions du Conseil municipal de la ville de Paris.

Séance du 2 Octobre 1820.

Sur la proposition de M. le comte de Chabrol, conseiller d'état, préfet de la Seine, le conseil général du département, remplissant à Paris les fonctions du conseil général, pénétré, comme tous les Français, des idées de bon-

heur que fait naître l'heureux événement qui vient de combler la France d'espérance et de joie ;

Touché particulièrement des manières naïves et de la gaieté franche qui ont présidé à l'expression des sentimens de plusieurs corporations laborieuses de la ville ;

Considérant que ces sentimens n'appartiennent qu'à de bons et loyaux Français, et que la réunion de ces sujets fidèles, dans une fête de famille, ne peut que faire encore mieux apprécier les vœux et les desirs du peuple de la capitale,

DÉLIBÈRE ce qui suit :

M. le préfet est invité à réunir en un ou plusieurs banquets, au nom de la ville,

Les dames de la halle,

La corporation des forts de la halle et des ports,

Celle des charbonniers.

Signé au registre : BELLART, *président;*
MONTAMANT, *secrétaire.*

En vertu de cet arrêté, où l'on trouve une preuve de plus de l'excellent esprit qui a toujours animé le conseil général, trois fêtes populaires ont lieu dans différens quartiers de Paris.

MARCHÉ DES BLANCS-MANTEAUX.

Fête donnée aux Dames de la Halle.

Le peu d'étendue du local n'ayant permis de disposer qu'une table de cent quatre-vingt-dix couverts, cent quatre-vingt-quatre dames de tous les marchés indistinctement y sont admises. Pour éviter jusqu'au plus léger soupçon de faveur, le soin de désigner celles d'entre elles auxquelles seraient remis les billets d'invitation, avait été laissé aux dames de chaque marché. Leur choix, parfaitement libre, a complétement justifié cette marque de confiance.

De deux à trois heures, toutes les députations arrivent successivement dans des voitures élégamment pavoisées, et sont reçues

par M. Le Brun, maire du 4.e arrondissement; M. Tarbé, adjoint du 7.e, et M. Masson, commissaire de police du quartier des Marchés. La réunion est complète avant trois heures, et offre un coup-d'œil charmant. La salle est décorée avec élégance et ornée de guirlandes. Le buste du Roi est placé dans un lieu élevé, en face d'un orchestre nombreux qui, pendant tout le repas, exécute les airs chéris des Français.

A trois heures, M. Le Brun, chargé, ainsi que MM. Tarbé et Masson, de faire les honneurs du banquet, exprime à ces dames combien il est flatté d'avoir été choisi par M. le préfet pour présider à leur réunion, et les invite à prendre place; mais toutes, avant de s'asseoir et de commencer le repas, se tournent vers le buste du Roi d'un commun accord, et, avec un élan vraiment français, font retentir la salle des cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons! vive le Duc de Bordeaux!*

M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, arrivé sur ces entrefaites, propose la santé du

Roi, qui est portée, avec les transports du plus vif enthousiasme, par toutes ces dames.

Les acclamations, qui s'étaient succédé presque sans interruption, redoublent encore quand M. le maire, avant de porter la santé de la Famille royale, prend la parole en ces termes : « Mesdames, la Famille royale » avait besoin de consolation ; le ciel vient » d'accorder à nos vœux un rejeton de Saint » Louis, pour perpétuer à jamais au milieu de » nous l'auguste Famille des Bourbons : bu- » vons à leur santé. »

M. le maire propose ensuite un toast à M.gr le Duc de Bordeaux, et s'exprime ainsi : « Mesdames, vous vous rappelez que, l'heureux » jour de la naissance miraculeuse de M.gr le » Duc de Bordeaux, le Roi dit ces mots » si touchans : Il nous est né un enfant à » tous. Oui, mes amies, ce royal enfant » est le nôtre ; et, en buvant à sa santé, » jurons de l'aimer comme nous aimions son » père, et d'élever nos enfans dans ces sen- » timens. »

Les couplets suivans sont ensuite repris en chœur par les joyeuses convives.

RONDE DES DAMES DE LA HALLE.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

AH morgué ! queu nuit, commère,
Que c'te bell' nuit du vingt-neuf,
Qui nous a fait v'nir sur terre
Un beau p'tit Prince tout neuf;
L' matin queu joie à la ronde !
Queux chants ! queu bénédiction !
On eût dit que pour tout l' monde
C'était un' résurrection.

Dès que l' canon s' fit entendre,
J' dis à Thomas : « Écout' ça. »
Mais d' tout' façons j'eus beau l' prendre,
A pein' si ça l' réveilla;
Un' souche et lui c'est tout comme ;
Et j'en étions, s'lon mes vœux,
A vingt-quat' coups, que l' cher homme
N'en était encor qu'à deux.

J'ons sus les g'noux d' Caroline
Vu l'enfant nu comm' la main,
Et j' nous somm's dit sur sa mine :
« Le p'tit gaillard f'ra son ch'min.

» Il battra l' enn'mi d' main d' maître;
» Mais tout seul, ça n' se peut pas...
» Puisque l' général vient d' naître,
» Vit' faisons-lui des soldats. »

J' n'ons pas eu l' bonheur extrême
D' contribuer pour son berceau;
Mais le bercer d' not' main même,
S'rait pour nous l' sort le plus beau:
Car, pour la Famill' royale,
Les esprits, les cœurs sont chauds,
Chez les dames de la halle,
A Paris comme à Bordeaux.

Pour les Bord'lais, c'était juste,
Qu'après tant d' zèle et tant d' maux,
Louis donnât zà c' Prince auguste
Le nom de duc de Bordeaux.
Mais j'avons, en récompense,
Une aut' gloir' qu'a ben son prix;
Car c'est l' premier fils de France
Qui soit un enfant d' Paris.

On chante ensuite les couplets suivans, composés par la veuve Husson, marchande de fruits, marché des Innocens, n.° 134.

Vive le Roi! vive le Roi!
Et Monseigneur Comte d'Artois!
Monseigneur le Duc d'Angoulême,
Sans oublier celle qu'il aime!

Vive la mémoir' de Berry,
Qui nous a laissé un Henri !
Il sera humain comme lui,
Et le soutien des fleurs de lis.

Vive le Duc de Bordeaux,
Qui nous est un Henri nouveau !
Nous l'aimerons jusqu'au tombeau :
Nous le jurons sur son berceau.

Vive son illustre maman,
Qui montre un courage si grand !
Comme la mèr' du grand Saint Louis,
Elle élev'ra notre Henri.

Vive à jamais, vive à jamais,
Ceux qui nous ont donné la paix !
Nous en conservons l'assurance
Avec notre bon Roi de France.

N'oublions pas dans nos couplets
Le premier auteur du bienfait :
C'est la divine Providence
Qui permet ces réjouissances. *

---

* La veuve Husson a souscrit pour une somme de 20 francs, entre les mains de M. le maire du 4.e arrondissement, pour l'acquisition du domaine de Chambord, que la France royaliste desire offrir à S. A. R. M.gr le Duc de Bordeaux.

En une demi-heure la salle du repas est transformée en une salle de bal, et six cents invitations, toutes acceptées, rendent la réunion complète.

A l'ouverture du banquet, chacune des convives avait trouvé sous sa serviette une boîte de dragées richement ornée. M. le maire leur fait remettre, au nom du corps municipal, une médaille d'argent, représentant d'un côté l'effigie du jeune Henri-Dieudonné, et portant de l'autre côté ces mots : *Le ciel nous l'a donné; notre amour le gardera.* Les danses se prolongent jusqu'au lendemain cinq heures du matin, avec le même ordre, la même décence, que l'on avait admirés au banquet. Un grand nombre de personnages distingués en sont les témoins, et peuvent se convaincre du vif attachement que ce peuple bon, sensible, généreux, fait pour aimer ses maîtres, ce peuple qu'on ne pourra jamais changer, porte à son Roi et à son auguste famille.

GRENIER DE RÉSERVE.

Fête donnée à MM. les Forts de la Halle et des Ports.

Pendant que les dames de la halle sont aux Blancs-Manteaux, MM. les forts de la halle et des ports, pour lesquels des tables de trois cents couverts avaient été disposées dans les greniers de réserve, y arrivent tambour battant, et escortant le buste du Roi porté par quatre d'entre eux. M. Denise, maire du neuvième arrondissement, accompagné de MM. ses adjoints et de ceux du quatrième arrondissement, ainsi que de MM. Cheville, contrôleur de la halle aux grains, et Sauvage, inspecteur général de la navigation, les reçoit en ces termes : « En réunissant dans un banquet MM. les forts » de la halle et des ports, la ville de Paris se » trouve heureuse de leur exprimer sa satis- » faction de la bonne conduite de ce corps, » dans une circonstance qui nous rend tous au » bonheur. Venez, messieurs; nous sommes

» tous vos amis, et tous ensemble nous al-
» lons boire à la santé de ceux qui nous sont
» chers. »

La corporation ayant été introduite dans la salle du banquet, le buste de Sa Majesté est placé sur une estrade qui avait été préparée à cet effet, aux cris de *vive le Roi! vive la Famille royale! vive le Duc de Bordeaux!* Ces acclamations sont suivies d'un tableau touchant : tous les convives s'embrassent; M. le maire tend les bras à ceux qui l'entourent. Au moment où l'on va se mettre à table, MM. les comtes de Chabrol et Anglès arrivent et assistent au banquet. MM. Pentin, Duchanoy, Champion et Petits, adjoints des neuvième et quatrième arrondissemens, font les honneurs du festin, et distribuent à chacun des convives une médaille offrant d'un côté l'effigie de l'auguste enfant, et de l'autre cette inscription : *Nous l'aimerons comme nous aimions son père.*

Le plus vif enthousiasme anime le banquet; l'ordre le plus parfait ne cesse pas un

seul instant d'y régner : on n'a pas besoin, pour le maintenir, de l'intervention de la force armée; il suffit de la volonté de tout ce peuple, qui n'a qu'une seule pensée, qu'un seul cri, qu'un seul sentiment, l'amour du Roi et des Bourbons. Les acclamations mille fois répétées de *vive le Roi! vive le Duc de Bordeaux! vive la Princesse Caroline!* ne sont interrompues que pour entendre les refrains des couplets, que chacun se plaisait à répéter en chœur. Nous citerons de préférence ceux que la circonstance a inspirés à un de MM. les forts de la halle, nommé Neveux fils.

AIR : *Plus on est de fous, plus on rit.*

Célébrons l'heureuse naissance
D'un Prince l'espoir des Français :
Ciel, prolonge son existence !
Et nos vœux seront satisfaits.

Nous exprimons du fond de l'ame
Le plaisir que nous éprouvons ;
Un feu pur d'amour nous enflamme :
Nos cœurs sont voués *(bis)* aux Bourbons.

Nous sommes forts de leur clémence,
Nous sommes forts de leurs bienfaits ;

Nous sommes forts de l'indulgence
Qu'ils ont pour nos faibles couplets.

Nous exprimons &c.

Qu'ils soient forts de notre vaillance,
Lorsqu'il faudra les soutenir;
Qu'ils soient fiers de cette espérance,
Car pour eux nous saurons mourir.

Nous exprimons &c.

Henri Quatre, couvert de gloire,
Du haut des cieux, tu nous entends:
Ah! puissent, comme ta mémoire,
S'éterniser tes descendans!

Nous exprimons &c.

Nous avons une joie égale;
Amis, buvons à la santé
De notre Famille royale,
Qui partage notre gaîté.

Nous exprimons &c.

Ces couplets, qui prouvent que tout Français est poëte quand il s'agit de chanter son Roi et ses Princes, animent la fin du banquet, auquel succède un bal joyeux, qui réunit plus de six cents personnes. On se sépare à quatre heures du matin, en emportant de doux sou-

venirs et en se rappelant tous les plaisirs que l'on a dû au même amour et au même dévouement.

MARCHÉ SAINT-MARTIN.

Fête donnée à MM. les Charbonniers et Ouvriers des Ports.

Les bâtimens du nouveau marché Saint-Martin avaient été disposés pour un bal et un banquet; dans l'un de ces bâtimens, dix tables de cent couverts chacune étaient dressées autour d'une estrade sur laquelle on avait placé des musiciens. Des arbustes ornés de petits drapeaux blancs s'élevaient de distance en distance sur les tables. A deux heures, MM. les charbonniers et ouvriers, réunis par les soins de M. Thomas, contrôleur général des bois et charbons, arrivent en cortége, portant le buste de S. M., et le repas commence aux cris de *vive le Roi ! vive le Duc de Bordeaux !* Le peuple qui entoure les

grilles du marché, répond à ce doux appel, et mêle ses acclamations à celles des convives, pour prouver qu'il s'unit d'intention aux vœux que l'on forme pour le Prince nouveau-né, pour le Roi de l'avenir. La gaieté des bons charbonniers, déjà si vive et si pure, est encore animée par de fort jolies chansons, parmi lesquelles on distingue les deux suivantes.

LE PÈRE FUMERON,

CHARBONNIER AU PORT AU BLÉ.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne ?*

Allons, chantons à la ronde,
Entonnons un gai refrain;
Et pour charmer tout le monde,
Chantons sans fin
Not' p'tit Dauphin.

J' chant'rai sans çarimonie,
Chaqu' couplet qui me viendra;
J' n'attends rien d' l'Académie,
All' n' se mêl' pas d'ces chos's-là.

Allons, chantons &c.

J' somm's noirs, et la couleur blanche
Est bien la plus bell' couleur;
Mais si je n' l'ons sus not manche,
J' l'ons morgué ben dans not' cœur.

Allons, chantons &c.

Henri Quatre a reçu l'être
En Gascogne; c'est fort bien:
Henri Cinq cheux nous vient d' naître;
C'est encor mieux, chacun l' sien.

Allons, chantons &c.

A chaqu' vertu d'sa bonne mère,
Si j' buvions un coup d' Bordeaux,
Avant une heur', comme mon verre,
J' roulerions sous les tonneaux.

Allons, chantons &c.

Je bois, j' mange et j' m'égosille
Aujourd'hui pour nos Bourbons;
Mais c' nest pas pour cett' famille
L' premier jour que j' nous montrons.

Allons, chantons &c.

Pour lui je f'rons l' diable à quatre,
Et morgué, dès qu'il voudra,
Des premiers j'irons combattre,
Et je n' fumerons pas pour ça.

Allons, chantons &c.

Si queuq' malin le menace,
Et fait encor du mic-mac,
Sans tarder qu'on nous le r'passe,
J' l'aurons bientôt mis dans l' sac;
Allons, chantons &c. *

RONDE DES CHARBONNIERS.

Air : *Sus l' Port avec Manon, z'un jour.*

Ami, f'sons honneur à c' dîné,
Par not' Prince il nous est donné.
Y'aisément cela se peut croire;
C'est d' sa bonne amiquié qu' ça part,
Et ça n' nous étonne pas d' sa part,
Parc' qu'entre nous,
Il sait ben, voyez-vous,
Qu' jons un cœur blanc sous not' casaq' noire.

Aussi queux transports j'avons eus,
Drès qu' j'ons vu naît' ce p'tit Jésus!
Y'aisément cela se peut croire;
C'est qu'Henri Quatre commença
Par ne pas être plus gros qu' ça;
Et l' cher enfant
Verra z'en grandissant,
Qu' j'ons un cœur blanc sous not' casaq' noire.

---

* Ces couplets sont de M. Gersin, auteur de la *Vallée de Barcelonnette* et des *Pages du duc de Vendôme.*

Dans c' jour d' victoire pour nos lis,
Chaq' mèr' semblait féter son fils :
Y'aisément cela se peut croire ;
En pleurant, moi je disais tout bas :
Que n' puis-je l' presser dans mes bras !
Si j' l'avais pu,
Morguenne, il aurait vu
Qu' j'ons un cœur blanc sous not' casaq' noire.

Mardi dernier, un f'seur d' mic-mac
D' nous, sans s' vanter, a r'çu son sac.
Y'aisément cela se peut croire :
Tous les malins qu'en f'ront autant
Auront tout d' même leur comptant;
Et les cocos
Verront zà nos tricots
Qu' j'ons un cœur blanc sous not' casaq' noire.

Drès en naissant, le p'tit Bourbon
A bu du vin ; l'exemple est bon.
Y'aisément cela se peut croire :
Jugez d' ceux qu' plus tard il donn'ra,
Puisq' si jeune il donne stilà !
Trinquons à lui,
Et prouvons aujourd'hui
Qu' j'ons un cœur blanc sous not' casaq' noire. *

---

* La facture de ces couplets indique assez la touche originale de M. Désaugiers, le premier sans contredit de tous les chansonniers anciens et modernes.

Vers quatre heures, M. le Préfet du département de la Seine visite toutes les tables, accompagné de MM. Lecordier, Legrand-Devaux et Leprieur, maires des 1.er, 5.e et 8.e arrondissemens; de MM. Paulmier, Lamaille, Jousselin, Chapellier, Moufle et Monot, leurs adjoints, et de M. Thomas, contrôleur général des bois et charbons. Ces magistrats font les honneurs de cette *fête française* avec toute l'aménité possible; ils versent eux-mêmes le champagne et le bordeaux que MM. les charbonniers boivent à la santé de nos chers Bourbons et à celle du *petit Parisien;* car c'est ainsi que le peuple appelle le jeune Prince. Les habitans de Paris n'oublient pas que si Bordeaux lui a donné son nom, il est né dans la capitale; et c'est pour consacrer ce bonheur, dont ils sont fiers, qu'ils le nomment *le petit Parisien.*

A six heures, le bruit des boîtes annonce la fin du repas et l'ouverture du bal. MM. les charbonniers se rendent dans une autre partie du bâtiment, où ils trouvent leurs enfans, leurs

femmes, leurs parens et leurs amis. Les contredanses, les bourrées, les rondes joyeuses, font les frais de cette charmante soirée, qui n'est pas troublée par le plus léger désordre : les figures sont, comme les cœurs, gaies et satisfaites; c'est la joie du peuple, celle qui s'épanche sans art et sans contrainte, celle que rien ne commande, si ce n'est le sentiment de la félicité publique et le besoin de prouver sa reconnaissance pour des Princes dont l'existence toute entière est consacrée au bonheur des Français.

FÊTES DU BAPTÊME.

Lundi, 30 Avril 1821.

Pour joindre à l'éclat des pompes chrétiennes celui des solennités littéraires, on avait eu l'heureuse idée de donner à tous les colléges royaux la naissance du jeune Prince pour sujet de composition. M. de Chabrol, préfet de la Seine, se rend au collége Louis-le-Grand pour distribuer les prix; et, dans un discours qui fait une profonde impression, il recommande à la jeunesse brillante dont il va couronner l'élite, la pratique des vertus sociales, sans lesquelles, dit-il, les talens deviennent inutiles, et quelquefois nuisibles. Les jeunes élèves ont mis tant d'émulation à célébrer l'heureux événement, et ont composé des ouvrages en si grand nombre, qu'il est impossible de les lire tous. On leur donne pour prix l'*Histoire de Henri IV* par Pérefixe, les *Mémoires sur*

la Vie de M.gr le Duc de Berry, par M. de Châteaubriant, et l'*Éloge* de ce Prince, par M. de Chazet. Ainsi, les récompenses mêmes rappellent aux élèves couronnés une famille chère à tous les Français.

Cette fête de collége présente un caractère particulier d'énergie. On le conçoit facilement: c'est pour nous tous sans doute, mais c'est sur-tout pour la jeunesse, que l'enfant de la France est né : il sera son Roi; il est naturel qu'elle salue son berceau des acclamations de la joie et de la reconnaissance.

Mardi 1.er Mai.

Tous nos vœux étaient comblés; le rejeton royal croissait plein de force et de vigueur : mais il fallait qu'une famille qui venait d'éprouver une consolation après tant de malheurs, rappelât à son origine céleste l'enfant que Dieu donnait à la France. Le descendant de Saint Louis était appelé aux saints autels par la voix auguste de la religion... La religion! A ce mot les prétendus philosophes se récrient. Ils n'em-

pêcheront pas que cette religion sainte n'embrasse l'univers de sa chaîne immense, dont le premier anneau est dans les cieux : c'est cette religion bienfaisante qui, élevant l'infortuné Louis XVI au-dessus des régions terrestres, a fait du plus doux et du plus clément des hommes, le plus grand des Rois et le plus illustre des martyrs ; c'est elle qui a inspiré à l'infortunée Marie-Antoinette, ces paroles sublimes, « J'ai tout vu, j'ai tout su, et j'ai tout » oublié »; c'est elle qui a soutenu, dans les fossés de Vincennes, le courage d'un Condé, ferme et intrépide au milieu de ses bourreaux tremblans; c'est elle qui a immortalisé les dernières heures du malheureux Duc de Berry; c'est elle enfin qui inspire à l'auguste famille de nos Rois, cette ardeur inépuisable pour les bonnes actions, cet amour des pauvres qui ne lui permet pas de passer un jour, et souvent une heure, sans consoler une infortune, et sans répandre un bienfait.

Le cortége royal part des Tuileries à midi et demi; la marche, depuis le château jusqu'à

Notre-Dame, est véritablement triomphale; le peuple, qui a déjà fait retentir les airs des cris mille fois repétés de *vive le Roi!* est dans une sorte de délire en apercevant à la portière le Duc de Bordeaux tenu par sa gouvernante. On ne connaît plus de consigne, on se précipite, on le contemple, on semble dire : Le voilà cet enfant, orphelin avant de naître, adopté par le peuple et par l'armée; le voilà! Cher Prince, puisses-tu avoir autant de bonheur que tes parens ont eu de peines et de chagrins! On admire tous les corps militaires : cette brave garde royale, toujours prête à verser son sang pour le meilleur des Rois, les gardes-du-corps, les lanciers, la garde nationale, qui a rendu de si grands services à la ville de Paris, et ces vieux invalides, ces vétérans de la gloire, auxquels les combats n'ont laissé rien d'entier que le cœur.

La cérémonie du baptême a lieu au milieu d'une affluence prodigieuse de fidèles, et le respectable archevêque de Paris adresse au Roi le discours suivant :

SIRE,

« Lorsque cet enfant royal fut donné de » Dieu pour consoler la France de ses mal- » heurs, la religion le salua avec les transports » de la reconnaissance. Elle n'a pu voir sans un » profond attendrissement V. M. venir elle- » même, avec actions de grâces, le consacrer au » Seigneur dans son temple et le déposer sur » son autel, comme pour reconnaître d'une » manière plus solennelle le miracle d'un si » grand bienfait. La religion, Sire, remet » entre vos mains ce dépôt précieux, chargé » de ses bénédictions et de ses espérances. » Elle le confie à V. M., pour lui apprendre, » par ses leçons et par ses exemples, ce que l'é- » glise doit se promettre sous le règne d'un » Roi très-chrétien. »

Le Roi répond en ces termes :

« Que pouvais-je faire de mieux que de » venir présenter au Seigneur ce précieux en- » fant, d'appeler sur lui la protection de la » très-sainte Vierge, et d'oser joindre ma bé-

» nédiction à celle que vous venez de répandre
» sur sa tête? Priez pour lui, M. le cardinal; je
» vous le demande avec instance. Que le clergé
» de la métropole, que tout le clergé de
» France prie pour lui, afin qu'il se rende
» digne du bienfait que le ciel nous a accordé
» par sa naissance, et que sa vie soit consacrée
» au bonheur de la France et à la gloire de
» notre sainte religion. »

Après la messe, le Roi et les Princes de sa famille signent l'acte du baptême; il est également signé par les présidens des deux Chambres, par les députés des bonnes villes, et par M. le comte de Chabrol au nom de la ville de Paris : le Roi aurait voulu pouvoir le faire signer à tout le royaume, puisqu'il s'agissait de l'enfant de toute la France.

Pendant que la religion fait un chrétien, les magistrats dépositaires de l'autorité des Bourbons font des heureux : des distributions extraordinaires d'argent ont lieu dans les différens quartiers de Paris, par les soins des bureaux de charité, et sont reçues par les indi-

gens avec les plus vifs sentimens de reconnaissance.

Les mariages de seize jeunes filles dotées par la ville de Paris sont proclamés dans les douze arrondissemens par MM. les maires, qui accompagnent à l'église les jeunes épouses, auxquelles la ville donne pour pièce de mariage la belle médaille en argent gravée pour le baptême de M.gr le Duc de Bordeaux.

Une députation des dames de la Halle, des forts et des charbonniers, va placer en avant de la statue de Henri IV un tableau sur lequel sont inscrits ces mots :

JEANNE D'ALBRET. 1553.	*Français, aimez mon petit-fils comme j'ai aimé vos pères.*	CAROLINE. 1821.

Au moment où le Roi passe sur le Pont-Neuf, ces braves gens le saluent ainsi que les Princes des cris de *vive le Roi !* Mais leur émotion est au comble, quand il voient M.gr le Duc de Bordeaux et Mademoiselle tendre leurs petites mains vers la statue de leur

aïeul Henri IV, comme pour dire à ces Français fidèles : *Nous sourions à votre offrande.*

Le soir, les théâtres donnent tous des ouvrages pour fêter ce grand jour. Le peuple est attiré par le desir de voir exprimer ce qu'il éprouve sans pouvoir le rendre; tous les couplets sont répétés; les acteurs prennent part à l'ivresse publique; la fête est par-tout, dans les loges, au parterre et sur la scène.

Tout Paris s'illumine; les églises, les palais, les hôtels, les maisons, les manufactures, les établissemens publics, tout jette d'éblouissantes clartés. Un feu d'artifice magnifique est tiré sur le pont Louis XVI; plus de trois cent mille personnes le regardent des quais et des Tuileries; et cette journée d'amour et de bonheur finit comme elle a commencé, par les cris de *vive le Roi ! vive le Duc de Bordeaux!*

Mercredi, 2 Mai.

On peut dire que cette journée, consacrée aux réjouissances, a été bien employée par les

habitans de Paris, de toutes conditions et de tout âge.

Dès le matin, des réjouissances populaires ont lieu aux Champs-Élysées, où l'on a disposé des jeux, des spectacles, des exercices et des divertissemens de tout genre; l'après-midi sur-tout, la foule y est immense. Les distributions de vin et de comestibles surpassent en abondance tout ce qui a été fait jusqu'alors; dix mille paquets de dragées fines sont distribués à la multitude, qui se les dispute aux cris de *vive le Duc de Bordeaux!* Une illumination très-brillante de l'avenue et des quinconces est terminée par un beau feu d'artifice qui donne le signal de la retraite. La foule joyeuse se retire à minuit, en répétant les refrains des différens couplets qu'elle a entendus, et parmi lesquels nous citerons les suivans.

LE PETIT PAPA,

HOMMAGE GRIVOIS AU DUC DE BORDEAUX,

Par CADET LAFRANCE.

AIR : *J'ons un curé patriote.*

L'enfant qui nous met en danse,
N' vous semble encor qu'un poupon;
Quant à moi, je vois d'avance
Un p'tit papa dans c' luron.
J' m'en vas vous dégoiser ça,
Et comme moi l'on dira :
C't enfant-là *(bis.)*
De ben d'autres s'ra l' papa;
Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. *(bis.)*

J' crois d'abord qu' les demoiselles
Qu' nous marions en son honneur,
N'auront pas fait les cruelles,
Sur-tout dans c' jour de bonheur.
On sait c' qu'il en arriv'ra;
Et dans neuf mois l'on dira :
C't enfant-là *(bis.)*
Déjà d' ben d'aut' est l' papa;
Oui, déjà d' ben d'aut' est l' papa. *(bis.)*

D' leux garçons et d' leux fillettes
Complétant le bataillon,
Que d'Henris, que d'Henriettes,
D' not' Henri porteront l' nom !

Tout autant qu'il en naîtra,
C'est à lui qu'on les devra :
C't enfant-là *(bis.)*
De ben d'autres s'ra l' papa ;
Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. *(bis.)*

A ma femm', qui, comm' moi-même,
S' réjouit du bonheur commun,
J' dis : « Est-c' que c' jour de baptême
» Ne nous en f'ra pas faire un ?
» A not' Henri, dam', faudra
» D' bons sujets ; et me voilà....
» C't enfant-là *(bis.)*
» De ben d'autres s'ra l' papa ;
» Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. *(bis.)*

Vrai petit-fils d'Henri Quatre,
D' bonne heur' not' Henri l' prouv'ra ;
C' n'est pas seul'ment pour combattre
Que d' son grand-père il tiendra.
A bon droit on l' nommera
L' pèr' du peuple ; et j' dis déjà :
C't enfant-là *(bis.)*
De ben d'autres s'ra l' papa ;
Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. *(bis.)*

Puis un jour, ce p'tit compère
Se mariant tout de bon,
Il nous donnera, j'espère,
A son tour maint p'tit Bourbon.
Tout autant qu'on en d'mand'ra,

S'il nous répond, En voila,
C't enfant-là *(bis.)*
De ben d'autres s'ra l' papa;
Oui, de ben d'autres s'ra l' papa. *(bis.)*

Morguenne! au fils de la France,
Quand du bonheur d' nos enfans
Il se charge par avance,
Taillons d' l'ouvrag' pour long-temps.
Puisque plus il en naîtra,
Et plus d'heureux il fera,
C't enfant-là *(bis.)*
De ben d'autres s'ra l' papa;
Oui, de ben d'autres s'ra l' papa.* *(bis.)*

---

* Ces couplets sont de M. Ourry, auteur de *Malhesrbes à Saint-Denis* et d'une foule de productions remarquables. Nous regrettons de ne pas pouvoir citer beaucoup d'autres jolis couplets que cet heureux événement avait inspirés à la muse facile de MM. Théaulon, Dartois, Capelle, Jacquelin, &c. &c. &c.

GRANDE FÊTE

OFFERTE PAR LA VILLE

À LA FAMILLE ROYALE.

Pendant que le peuple des faubourgs et de la capitale se livre à une joie qui tient du délire, M. le comte de Chabrol, Préfet de la Seine, et le corps municipal, offrent à la Famille royale la plus belle fête que l'on ait donnée de mémoire d'homme.

Les Princes arrivent à six heures, au milieu des acclamations du peuple : ils sont reçus à la porte de l'hôtel-de-ville par M. le comte de Chabrol à la tête du corps municipal, et conduits dans la grande salle, où ils prennent place sur une estrade, à droite et à gauche du trône. M. le préfet de la Seine adresse alors à S. A. R. MONSIEUR ce discours noble et touchant :

« MONSEIGNEUR,

» Vous venez d'entendre ces cris de joie; » par-tout les visages sont rians, par-tout les

» cœurs se pénètrent d'une vive et char-
» mante émotion. L'amour des Français fut
» toujours l'heureux trésor de votre famille.
» Venez, Monseigneur, venez en recevoir de
» nouveaux gages dans cette fête populaire, où
» votre auguste maison se plaît à rapprocher
» de la masse des habitans, la splendeur du
» rang et la majesté du trône.

» Mais pourquoi faut-il, hélas! que ce trône
» soit inoccupé ! Pourquoi tant de vœux ar
» dens, tant d'unanimes prières, ne sauraient-
» elles rendre à notre bon Roi des forces que
» ses sujets voudraient payer aux dépens de
» leur vie ! — Dites à mes enfans, m'a répété
» S. M. il y a peu de jours, dites-leur combien
» je regrette d'être privé par mes maux de jouir
» de cette fête au milieu d'eux.... — Monarque
» auguste, père chéri, la foule avide cherche
» par-tout vos traits vénérés; elle vous adresse
» ses bénédictions et ses transports. Puissent-
» ils pénétrer jusqu'à vous, Sire, dans cette
» enceinte sacrée où votre sagesse a dicté nos
» lois, où vos méditations veillent pour notre

» bonheur; et que les maux qui vous y re-
» tiennent en soient du moins adoucis! Dai-
» gnez, Monseigneur, daignez être notre or-
» gane auprès du Roi, et veuillez porter à ses
» pieds cet hommage unanime de nos regrets,
» de notre reconnaissance et de notre amour.

» Mais, Monseigneur, de ce trône dont le
» vide nous afflige, avec quel attendrissement
» nos regards ne se portent-ils pas sur le noble
» et touchant cortége qui vous accompagne!
» Là, près de la grâce et de la vaillance dont
» nos princes offrent le modèle, nous contem-
» plons, sous l'image de deux sœurs adorées,
» et les plus douces vertus et les vertus les plus
» sublimes. Dans leurs cruelles épreuves, ces
» augustes princesses ont reçu du moins une
» consolation; la noble tige de nos rois se ra-
» nime par l'une d'elles; et les sentimens qui
» les unissent, les confondent à nos yeux dans
» le même bienfait. Nous l'avons salué, ce
» jeune enfant, comme l'aurore qui annonce
» un jour pur après la tempête. Il vivra pour
» imiter ses nobles parens : ses modèles sont

» dans sa famille; il y trouvera les qualités
» qui font les bons princes et les vertus qui
» forment les grands rois.

« Le temps n'est pas loin que ces vertus
» royales seront enfin appréciées, et que, par
» un accord unanime, les peuples sauront
» combien on doit plus à ces garanties qu'aux
» fausses et funestes maximes des novateurs.
» Déjà la France repousse avec dédain leurs
» abstractions mensongères : son bonheur est
» une réalité plus douce; elle s'y plaît, et se
» confie avec délices aux nobles mains qui l'ont
» préparé. Après de longs orages, qui n'ont
» pas été sans gloire, il est temps de goûter le
» repos et la félicité. La politique des enfans de
» Saint Louis fut toujours de rendre la vie
» commode et les peuples heureux.

« Fiers de la prospérité de notre chère et
» belle France, paisibles à l'ombre d'un trône
» respecté, contemplant avec joie le berceau
» de cet astre naissant, qui est pour nous
» l'étoile de l'avenir, tous nos vœux sont pour
» le maintien de ce qui existe, tout notre

» amour pour la dynastie de nos princes légi-
» times, toute notre reconnaissance pour le
» monarque auteur de tant de biens, et le cri
» de nos cœurs sera toujours *vive le Roi!*
» *vivent les Bourbons!* »

MONSIEUR, qui avait entendu ce discours debout, entouré de MADAME, de M.me la Duchesse de Berry, de M.gr le Duc d'Angoulême, de M.me la Duchesse d'Orléans, de M.gr le Duc d'Orléans et de M.gr le Duc de Bourbon, s'avance alors vers M. le préfet, et, avec cet accent qui lui est propre, et qu'il est impossible de décrire, il s'écrie :

« Messieurs, mon premier devoir sera d'ex-
» primer au Roi les sentimens que vous venez
» de manifester d'une manière si touchante. Je
» suis persuadé que ce sera une consolation
» bien douce pour son cœur.

« Pour nous, messieurs, Français, nés
» Français, de familles toutes françaises, com-
» bien nous sommes heureux de nous trouver
» ainsi au milieu de nos chers compatriotes ! et
» comment tous nos vœux ne seraient-ils pas

» pour leur bonheur ! Croyez bien, messieurs, » que ma famille et moi nous y travaillerons » toujours de tout notre cœur. »

L'émotion de MONSIEUR gagne les spectateurs; les larmes coulent, on presse les mains de ce bon Prince, chacun veut approcher ce Français si grand et si aimable, dont les paroles s'insinuent dans tous les cœurs, et l'assemblée répète avec les transports les plus vifs les cris de *vive le Roi! vive MONSIEUR!*

Immédiatement après le banquet, auquel les officiers municipaux, selon un antique usage, ont l'honneur de servir les Princes, et auquel assistent douze dames choisies par le Roi dans les familles bourgeoises de la ville, la Famille royale passe dans la salle de concert, où les acteurs du théâtre Feydeau exécutent un intermède dont les Princes paraissent satisfaits; S. A. R. M.me la Duchesse de Berry a même la bonté de redemander les couplets suivans * :

---

* La délicieuse musique de l'intermède était de MM. Boyeldieu et Berton, membres de l'institut.

Dieu l'a donné, cet ange tutélaire
De tout un peuple à ses lois destiné :
Pour embellir les destins de sa mère,
Pour qu'à nos fils il serve un jour de père,
Dieu l'a donné.

Dieu l'a donné pour enrichir la France
D'un avenir brillant et fortuné :
Gage de paix et trésor d'espérance,
A la nature, aux arts, à l'indigence,
Dieu l'a donné.

Dieu l'a donné, notre amour l'environne ;
Nous disons tous : un enfant nous est né !
Son noble front doit porter la couronne ;
Ne craignons pas que le ciel l'abandonne,
Dieu l'a donné.

A la fin de l'intermède, une surprise d'un effet très-agréable est ménagée à la Princesse : un rideau se lève et laisse voir un transparent allégorique représentant un vaisseau (les armes de la ville de Paris) sur lequel est l'enfant Dieudonné *. L'auguste mère est émue à l'aspect de ce tableau ; l'expression de la figure de l'enfant paraît la frapper : *Comme il lui*

* Ce transparent, très-bien exécuté, était de la composition de M. Devouges.

ressemble, dit S. A. R. *oh! il lui ressemble bien.* LL. AA. RR. ont la bonté de faire appeler l'auteur de l'intermède *, et lui témoignent leur satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Promenés d'enchantemens en enchantemens, les Princes, après avoir regardé de très-jolis transparens qui représentent une vue de Palerme et le débarquement de S. A. R. M.me la Duchesse de Berry à Marseille, reviennent dans la grande salle, où ils entendent une très-belle cantate de MM. Baour-Lormian et Chérubini.

Il est neuf heures : le bal s'ouvre, la foule est immense. Pressés, serrés au milieu de tant de Français fidèles, les Princes ne songent qu'au bonheur qu'ils inspirent; ils prodiguent ces mots heureux que leur esprit ne cherche jamais, et que leur cœur trouve toujours; ils témoignent à plusieurs reprises à M. le préfet, à messieurs les maires et aux membres du con-

---

* M. Alissan de Chazet.

seil général, combien ils sont satisfaits du goût et de la magnificence de cette fête, et se retirent à onze heures, en laissant tous les spectateurs enivrés d'amour et de reconnaissance.

Imposante et magnifique réunion ! Huit mille personnes ont circulé toute la nuit sans trouble, sans embarras, sans confusion. Cette fête laissera d'éternels souvenirs, et l'on ne sait ce qu'on admirera davantage, ou de l'exquise bonté de nos princes, ou de la réserve délicate des personnes invitées, ou enfin de la politesse toute française des magistrats qui en ont fait les honneurs.

---

3 MAI.

Les réjouissances continuent aujourd'hui dans Paris. A la joie inspirée par l'heureux événement du baptême du Duc de Bordeaux, se joint l'alégresse toujours nouvelle que fait éprouver l'anniversaire du retour du Roi. C'est dans ce jour sur-tout que le château des Tuileries est la demeure du père de famille. La garde nationale en fait seule le service; un peuple nombreux se presse dans ses avenues; le jardin est rempli d'une foule immense; les maisons sont pavoisées de drapeaux blancs, et tout annonce que la capitale et la France célèbrent un anniversaire cher à tous les cœurs.

Bals des Marchés.

On se rappelle les banquets et les bals donnés à l'époque de la naissance dans les différens marchés de Paris; ces fêtes se renouvellent, et le peuple s'y montre, comme il se montrera toujours, bon et respectueux pour son

Roi et ses Princes. Aux Blancs-Manteaux, où étaient invités les forts et les dames des marchés, plus de huit cents personnes font partie de la réunion : là reparaissent les médailles du 8 octobre, mais enchâssées, les unes dans des entourages de petits diamans ou de perles fines, d'autres dans des médaillons en or, et toutes suspendues au cou des dames, fières de porter, comme la plus belle de leurs parures, l'image du Prince qu'elles chérissent.

Tout-à-coup le son du tambour annonce l'entrée de cent cinquante forts de la halle : à leur tête est le buste du Roi ; il est porté par quatre de nos Hercules, et entouré de huit autres serrés étroitement et marchant avec un aplomb qui semble dire : « *Ce dépôt est sa-* » *cré, n'y touchez pas.* »

Au marché Saint-Martin, le bal des charbonniers n'est pas moins animé, ni moins gai ; leur réunion offre même quelque chose de plus curieux : à côté des contredanses, on voit des couples, des quadrilles, qui exécutent des danses locales avec les airs du pays. Les Au-

vergnats, les Savoyards et les Normands font briller tour-à-tour leurs grâces originales. Au reste, si leurs manières et leur langage diffèrent, il y a union parfaite dans leurs sentimens d'amour pour le Roi et pour sa famille, et à cet égard leurs cris sont les mêmes.

Aux marchés Saint-Germain et de la Vallée, des bals réunissent également des garçons de chantier, les mariniers, les ouvriers des ports, et par-tout la joie éclate sur tous les visages : il y a des jours où personne ne peut être triste.

DIMANCHE MATIN, 6 MAI.

Distribution de cinquante mille francs aux différentes classes d'ouvriers.

Cette journée n'est pas moins remarquable que les précédentes, par le genre de fêtes que le zèle des magistrats conçoit et exécute. Le corps municipal de la ville de Paris n'avait pu penser sans attendrissement à cette classe estimable d'hommes utiles, dont le travail soutient l'existence : ces braves gens, calculant qu'une maladie peut leur ôter les moyens d'application, ont fondé un grand nombre d'institutions de secours mutuels [*b*].* Il était digne des magistrats de la capitale d'encourager des établissemens si utiles, et d'accroître leurs fonds. Aussi le conseil général, ayant décidé qu'à l'occasion du baptême de M.gr le Duc de Bordeaux, une somme de cinquante mille francs serait répartie entre eux, et qu'on donnerait à chacun des ouvriers associés une médaille du

* *Voyez* la note à la fin de l'Ouvrage.

baptême en bronze, M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, les convoque à midi à l'hôtel-de-ville ; M. Baron, directeur du Mont-de-piété, et MM. les membres de la société philanthropique, par les soins desquels la liste de ces associations avait été dressée et la répartition des secours établie, prennent place à ses côtés. Cinq cents délégués des différentes réunions sont introduits dans la salle du trône, magnifiquement décorée, et M. le comte de Chabrol, avec toute la grâce, toute la sensibilité d'un père qui parle à sa nombreuse famille, ouvre la séance par le discours suivant :

MESSIEURS,

« Le corps municipal de la ville de Paris porte » continuellement ses vues sur ce qui peut » être profitable aux diverses classes des habi- » tans. C'est du bien-être de chacun des mem- » bres que doit résulter, pour la communauté, » un état de prospérité solide et durable : le » Conseil municipal le sait ; il sait aussi, mes- » sieurs, que pour servir le Roi comme il

» aime qu'on le serve, que pour répondre à » ses bienfaisantes et généreuses pensées, il » faut que les magistrats ne négligent rien » d'utile, et qu'ils portent leurs regards avec » sollicitude par-tout où il y a du bien à faire » ou à encourager.

» Procurer du travail à toutes les profes- » sions, soit en faisant faire par le corps de » ville de grands ouvrages, soit en donnant » aux particuliers l'exemple des entreprises fruc- » tueuses, soit en attirant par les monumens » des arts un grand concours d'étrangers; dé- » velopper toutes les industries, encourager » tous les efforts, répandre le mouvement et » la vie dans toutes les parties auxquelles s'ap- » pliquent les travaux des hommes : tel a tou- » jours été l'objet de nos soins et le but de nos » délibérations. A cet égard, les faits parlent : » les monumens finis, ceux qu'on achève, que » l'on commence ou qu'on projette, en sont » d'irrécusables témoignages.

» Parmi toutes les classes, celle qui occupe » le plus la pensée du corps municipal, c'est

» la classe des ouvriers, dont le travail utile
» contribue si puissamment à la richesse pu-
» blique : il voudrait qu'elle trouvât la récom-
» pense de ses travaux assidus dans l'espoir
» d'une existence assurée, qui l'affranchît de
» toute inquiétude, quand les maladies l'attei-
» gnent, ou quand les forces commencent à
» s'affaiblir.

« Rien ne nous a paru plus propre à atteindre ce but, rien, par conséquent, ne nous a paru plus digne d'encouragement, que les associations de prévoyance, de secours mutuels et d'union, formées entre un certain nombre d'ouvriers. Ces institutions estimables, dont plusieurs sont très-anciennes, rapprochent les individus, leur inspirent les uns pour les autres des sentimens de bienveillance, leur inculquent l'amour de l'ordre, la pratique de l'économie, et les forment aux vertus qui sont les premières qualités du citoyen, la soumission aux lois, l'amour du Prince et le respect pour la religion.

» Le conseil municipal, dont j'ai l'honneur

» d'être l'organe, a saisi une occasion solen-
» nelle pour remplir un vœu qu'il avait depuis
» long-temps formé, celui de témoigner tout
» ce qu'il accorde d'intérêt à de semblables as-
» sociations. C'est à vous tous, messieurs, qu'il
» s'adresse; à vous qui avez donné de si bons
» exemples, à vous qui, par une heureuse ins-
» piration, avez su fortifier entre vous les liens
» qui doivent unir tous les hommes.

« Recevez ces encouragemens et ces mé-
» dailles comme une marque de l'estime de
» vos magistrats, comme une récompense ac-
» cordée à votre bonne conduite. Dans ce mo-
» ment, tous les cœurs sont ouverts aux douces
» impressions de la joie publique; la noble
» Famille de nos Rois se perpétue dans ce
» jeune Prince que la providence a accordé à
» nos vœux, et dont le berceau porte les des-
» tinées de l'avenir : que le bienfait de sa nais-
» sance soit par-tout ressenti ! Conservez tou-
» jours ces médailles, messieurs, et qu'elles
» rappellent à vos enfans que c'est en honorant
» les classes utiles, en secondant les bons

» exemples, en encourageant les sentimens » honorables et vertueux, que les magistrats » de la capitale ont voulu aussi célébrer cet » événement miraculeux, qui assure, avec la » stabilité du trône, la prospérité des arts que » vous cultivez, et qui fonde pour tou- » jours le bonheur et la gloire de la France. » *Vive le Roi! vivent les Bourbons!* »

Ce discours, souvent interrompu par les cris de *vive le Roi*, est suivi d'acclamations unanimes. Plusieurs réponses, qui toutes portent l'empreinte de la reconnaissance et de l'enthousiasme, sont adressées à M. le comte de Chabrol par les députés des corporations; nous citerons celle de M. Constant, délégué de la société du *Soulagement réciproque*, et l'un des plus zélés propagateurs de ces institutions honorables.

MONSIEUR LE PRÉFET,

« C'est vainement que nous chercherions » les termes convenables pour exprimer les » sentimens dont votre discours vient de nous

» animer : nos ames en sont pénétrées ; pour » y répondre dignement, nous nous contenterons de crier avec la France entière : *Vive » le Roi ! vive son auguste Famille !* Nous » répéterons, avec tous les habitans de la » capitale, *Vénération profonde et reconnaissance à nos dignes magistrats !* Nous ajouterons : *Honneur aux membres composant la Société philanthropique, et à tous » les amis de l'humanité qui s'identifient à » ses travaux par leurs dons multipliés !* »

M. le comte de Chabrol ayant annoncé que la séance était levée, les délégués des différentes sociétés s'entremêlent ; ils se serrent la main sans se connaître, ils se parlent affectueusement ; c'est une assemblée de frères. Les résultats de cette journée mémorable sont des plus heureux : tous les ouvriers qu'une insouciance, malheureusement trop commune, avait éloignés de ces établissemens, s'en rapprochent.

Il serait impossible de citer le nom de toutes les sociétés formées depuis cette époque:

parmi ces enfans du 6 mai, il faut mentionner la société philanthropique de *la cordiale Amitié,* composée de cent cinquante sociétaires presque tous typographes, qui a déjà ses statuts, ses séances et ses fonds sociaux. L'idée de M. le comte de Chabrol est donc féconde en résultats heureux : les artisans s'occupent avec plus de sécurité ; ils sont sans crainte pour le présent et sans inquiétude pour l'avenir. Travaillons et aimons-nous, semblent-ils se dire avec joie; le Roi est l'homme du peuple, et le préfet est l'homme du Roi. Travaillons et aimons-nous; *l'autorité nous protége,* et *elle sera notre appui.*

---

6 MAI, AU SOIR.

Fête militaire et Bal paré à l'Odéon.

Une solennité d'un autre genre a lieu le soir du même jour : les officiers généraux et supérieurs de la maison militaire du Roi offrent aux Princes une fête magnifique dans la salle de l'Odéon. L'intérieur est décoré avec autant de goût que d'élégance ; la loge de la Famille royale est surmontée d'une auréole au milieu de laquelle brillent les armes de France ; des trophées et des drapeaux rappellent que la fête est sur-tout militaire ; douze cents femmes, éclatantes de jeunesse et de beauté, occupent les loges, recouvertes de gazes d'argent semées de croix de Saint-Louis et d'étoiles de la Légion d'honneur. Le peuple, rassemblé en foule sur la place de l'Odéon et dans les rues adjacentes, voit, avec un plaisir mêlé d'orgeuil, arriver tous ces braves guerriers tant de fois victorieux, et qui le seraient encore pour assurer les droits de la couronne. A neuf heures, le bruit des

fanfares annonce l'arrivée des Princes. S. A. R. MONSIEUR, MADAME, M.me la Duchesse de Berry, M.gr le Duc d'Orléans et M.gr le Duc de Bourbon, se placent tous dans la loge royale, et sont reçus par S. Exc. M. le maréchal duc de Raguse. Aussitôt on joue une pièce intitulée *l'Hôtel de Bordeaux*, dont toutes les allusions sont saisies avec un tel empressement, qu'on oublie que l'usage est de ne point applaudir à la cour : c'est une faute que la bonté de nos Princes pardonne aisément ; l'enthousiasme et l'étiquette s'accordent mal ensemble. A onze heures, le bal s'ouvre : les Princes circulent à travers toutes les danses ; la foule ne les gêne point, ils ne sont jamais trop près de leurs amis. Ils se rappellent avec une précision parfaite plusieurs faits d'armes de quelques généraux, les en félicitent avec une grâce pleine d'obligeance, et ne sortent que fort tard de cette fête, où tout est agréable, galant et chevaleresque, et que l'honneur français dédiait à la bonté.

---

9 MAI.

Fête donnée par le Corps municipal à MM. les Députés des bonnes villes.

C'était une heureuse idée que de réserver pour une des dernières la fête à MM. les Députés des bonnes villes; il fallait bien que la France entière prît part aux réjouissances de Paris. Les convives se rendent à six heures à l'hôtel-de-ville pour assister au banquet que la capitale offre à ses sœurs, et qui se compose de l'élite de la France. Le Bayard moderne, le maréchal Oudinot, et les colonels des treize légions de la garde nationale, sont au nombre des convives. Des santés sont portées au Roi par M. de Chabrol, préfet de la Seine; à MONSIEUR, par M. Bellart, président du conseil général municipal; à M.gr le Duc d'Angoulême, par M. Piault, maire du 10.e arrondissement, doyen de MM. les maires; à M.gr le Duc de Bordeaux, par M. le maréchal duc de Reggio; à la Famille royale, par le

doyen de MM. les Adjoints; et à l'union des bonnes villes, par M. le baron Capelle, secrétaire du ministère de l'intérieur. M. le Maire de Lyon porte ensuite la santé de la ville de Paris; et celui de Marseille, celle de la Garde nationale et de son digne chef. Après le banquet, on entend la seconde représentation de l'intermède exécuté le 2 mai, et MM. les Députés emportent des exemplaires de cet ouvrage, où l'auteur, en exprimant ses sentimens, a peint ceux de la France entière... Oui, de la France entière: les annales de nos villes attesteront que la joie des provinces a égalé celle de la capitale. L'enthousiasme s'est manifesté à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, à Toulouse, à Strasbourg, par des réjouissances publiques, par des illuminations, par des jeux qui ont duré plusieurs jours: par-tout des bienfaits répandus au nom du Roi ont imprimé un nouvel élan à l'alégresse des peuples; par-tout on a senti que le jour qui donnait un enfant à la France, donnait un père à la génération naissante.

---

13 MAI.

Fête pour l'Ouverture du Canal de Saint-Denis.

CONCLUSION.

M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, dont le nom se trouve lié depuis douze ans à tant de vastes pensées, d'établissemens utiles, d'entreprises honorables, et à qui l'on doit l'achèvement des canaux de l'Ourcq et de Saint-Denis, avait décidé que l'ouverture de ce dernier canal, qui venait d'être exécuté avec une activité prodigieuse, aurait lieu au mois de mai. C'était un hommage ingénieux et digne de la circonstance, que de rattacher ainsi aux fêtes du baptême de M.gr le Duc de Bordeaux l'inauguration d'un établissement créé pour l'utilité publique, et qui, en assurant de nouvelles ressources à la capitale, doit

contribuer si puissamment à la prospérité du commerce et de l'industrie. On ne pouvait terminer d'une manière plus neuve et plus intéressante la brillante série des fêtes de cette mémorable époque.

Dès le matin, une foule immense sort des barrières et se dirige vers le bassin de la Villette, qui présente un spectacle étonnant et piquant de nouveauté pour les habitans de Paris. Plus de cinquante voiles, ornées de divers pavillons et formant une espèce d'escadre, sont rangées en ordre; un nombre considérable de petites barques et gondoles, richement pavoisées et chargées de fleurs, parcourent en tout sens cette vaste enceinte : toutes ces embarcations portent la plus brillante société de Paris.

Sur les bords du bassin, plus de dix mille personnes, placées sur des estrades et sous des tentes décorées avec beaucoup d'élégance et de richesse, ajoutent encore à l'effet pittoresque et varié de ce tableau vraiment magique.

Le long des deux avenues où la foule circule, des orchestres de danse, des mâts de cocagne et des jeux de toute espèce, occupent les spectateurs.

A onze heures, M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, et le corps municipal de Paris, arrivent en cortége au pont de Flandre, où s'étaient réunis, pour les recevoir, M. le sous-préfet de Saint-Denis avec les divers fonctionnaires du canton, MM. les ingénieurs et MM. les membres de la compagnie concessionnaire du canal, qui avaient contribué de tous leurs moyens aux dispositions de cette fête. Après avoir visité les travaux des quatre premières écluses, ils montent le bateau ponté *la Ville de Paris*, et traversent dans toute sa longueur le bassin de la Villette, au bruit des fanfares et des salves d'artillerie, pour venir prendre place dans les tentes réservées aux autorités.

A deux heures, le canon annonce la présence des Princes et Princesses. LL. AA. RR. descendent, au milieu des acclamations pu-

bliques, sous le pavillon qui leur est destiné, et sont complimentées par M. le préfet; elles accueillent avec leur bonté ordinaire l'offrande d'une médaille que la compagnie des canaux a fait frapper à cette occasion.

On exécute alors une cantate, dans laquelle l'auteur décrit d'une manière brillante les avantages que le canal de l'Ourcq doit procurer au commerce et à l'industrie [c]. *

Les courses et les jeux nautiques commencent bientôt après, et les vainqueurs sont couronnés. A trois heures, les Princes et Princesses s'embarquent, avec M. le préfet et quelques personnes de leur suite, sur un petit navire resplendissant des plus riches ornemens, et portant le nom du *Duc de Bordeaux*. L'immense population qui garnit les bords du bassin, les salue par ses cris et les plus vifs transports de joie. Le ciel, qui jusque-là avait été nébuleux, s'éclaircit tout-à-coup, et un soleil radieux vient ajouter son

---

* *Voyez* la cantate à la fin de l'Ouvrage.

éclat à ce spectacle ravissant. Les bateaux *la Ville de Paris, le Richelieu, la Dorothée, le Volvic, le Commerce,* et une foule de petites chaloupes, barques, gondoles, ornées de trophées et de guirlandes, suivent l'embarcation des Princes jusqu'à la gare circulaire qui forme l'embouchure du canal Saint-Denis; LL. AA. RR. mettent pied à terre, sans autre escorte que les personnes qui les avaient accompagnées dans le trajet. Elles assistent à une cérémonie religieuse faite par le clergé des communes voisines, pour la bénédiction des écluses. Aussitôt après, une salve d'artillerie donne le signal de l'ouverture des portes : deux grands bateaux, pesamment chargés, l'un de pierres, l'autre de bois, montent en moins d'une demi-heure du pont de Flandre dans la gare circulaire.

Après avoir examiné avec un vif intérêt la manœuvre de cette navigation et les beaux travaux de cette partie du canal, en le parcourant à pied jusqu'au pont de Flandre, les Princes retournent au château au milieu des

mêmes acclamations, tandis que M. le préfet et le corps municipal, montés sur le bateau *la Ville de Paris* que suivent plusieurs autres embarcations, descendent les quatre premières écluses et continuent leur trajet sur le canal jusqu'à Saint-Denis : la foule accompagne ce cortége, en se précipitant sur toute la ligne. Enfin, à six heures et demie, le corps municipal arrive à la gare de Saint-Denis, où il est reçu par les autorités et les habitans de cette ville, au bruit des fanfares et des salves d'artillerie. Les réjouissances continuent sur ce point, où l'on avait aussi disposé des orchestres de danse, des mâts de cocagne et plusieurs jeux nautiques.

Telle est, autant qu'on peut la retracer dans une esquisse rapide, cette fête, déjà si belle par son caractère particulier d'utilité durable, et qui s'embellissait encore du concours prodigieux et de la joie franche des spectateurs. C'est une observation que tout le monde a faite, qu'en aucun temps les réjouissances

publiques n'ont été plus unanimes que depuis la restauration. La cause en est facile à saisir. Dans les fêtes de la révolution, la république célébrait ses crimes, et l'empire, ses victoires : aux premières, on était morne ; aux secondes, quelque chose de triste se mêlait à des succès si chèrement achetés ; les sœurs pleuraient leurs frères, les femmes leurs époux, les mères leurs enfans. Il n'y a de plaisir durable que dans les fêtes de famille : le père de famille est revenu en France, et avec lui le bonheur et la joie. Le peuple est las des révolutions ; il sait ce qu'elles valent et ce qu'elles coûtent : il veut la paix, qui ranime l'industrie ; le travail, qui chasse l'indigence ; le bonheur, qui suit le repos. Ses Princes légitimes lui ont procuré tous ces biens : c'est pour cela qu'il les chérit, qu'il les chérira toujours, et qu'il répète, avec les ministres des autels, avec les organes de la justice, avec les magistrats du peuple : *Vive le Roi ! vivent à jamais les Bourbons !*

NOTES.

[a] La veille du convoi de S. A. R. M.gr le Duc de Berry, les porteurs de charbon, au nombre de sept à huit cents, se sont spontanément rendus à la suite du convoi, et l'ont accompagné jusqu'à Saint-Denis dans le plus profond recueillement et avec l'expression de la plus vive douleur.

A la naissance de M.gr le Duc de Bordeaux, ces mêmes hommes et une grande partie des ouvriers des chantiers, au nombre de plus de seize cents, ont accouru aux Tuileries pour manifester leur joie au milieu d'une immense population, en exécutant des danses de leur pays, au son des musettes dont jouaient leurs camarades, et ont ensuite été admis à voir le jeune Prince.

Le jour du banquet donné par la Ville, *quatre porteurs* ont pris le buste de Sa Majesté et les drapeaux qu'ils avaient desiré avoir, et sur lesquels étaient écrits ces mots qu'ils avaient dictés eux-mêmes, *Vivent nos bons Princes!* et ils sont ensuite partis avec ordre, aux cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons!* ayant à leur tête M. Leloutre, contrôleur ambulant des bois et charbons, et M. de Kergnidet, préposé en chef aux charbons, leurs chefs de série, et leurs camarades musiciens jouant de la musette, et sont arrivés au marché Saint-Martin, où ils ont été reçus par MM. les maires de la ville, M. Thomas, contrôleur général des bois et charbons, et MM. Luce et Thoury, agens généraux du commerce. Le bal qui a suivi le repas, où se trouvaient près de trois mille personnes, a été très-animé, et une grande partie des porteurs qui ont obtenu des médailles à l'effigie du jeune Prince, les ont fait monter en épingles et en clefs de montre, ou les ont fait enchâsser pour les porter dans leur pays.

[*b*] J'ai desiré avoir quelques renseignemens sur ces associations de secours mutuels, et je ne puis mieux faire que de rapporter ici les détails pleins de naturel et d'intérêt qui m'ont été communiqués par M. Constant. *

« La société des Amis de l'humanité, com-
» posée en grande partie de typographes, s'est
» formée en 1790 : elle peut se regarder à
» juste titre comme la société mère. La plupart
» des autres ont pris naissance dans les temps
» orageux qui ont précédé le retour de nos
» bien-aimés Bourbons; elles se sont soutenues
» avec beaucoup de peine à ces époques diffi-
» ciles : mais sous le gouvernement paternel
» de notre Roi légitime, il est certain que ces
» associations augmenteront d'année en année,
» par la seule et juste raison que tout ce qui
» est bon est et sera toujours encouragé. Tel
» est mon vœu bien sincère, et il se réalisera,
» si j'en juge d'après mon cœur. La Société
» philanthropique a la liste de toutes ces asso-

* Note de l'éditeur.

» siations. Je crois que leur nombre s'élevait à
» cent trente-trois au mois de mai.

» La modicité de la contribution de chaque
» mois à laquelle nous sommes assujettis, ne
» peut nous gêner dans nos ménages.

» Lorsque nous sommes malades, nous ne
» sommes point humiliés de recevoir l'argent
» que l'on nous apporte : c'est un acte de ré-
» ciprocité. Ce sont nos camarades de travaux
» qui sont chargés de cette mission, et ils nous
» prodiguent en même temps toutes les conso-
» lations de l'amitié, si précieuses dans ces mo-
» mens difficiles où la frêle humanité ne peut
» se suffire à elle-même. Dans un ménage où
» il y a de l'ordre, il se trouve quelques éco-
» nomies, qui, jointes aux 2 francs par jour
» qui nous reviennent, empêchent que le ma-
» lade ne se rende dans un hospice. Le breu-
» vage le plus amer présenté par une épouse
» ou des enfans qui nous aiment, est accepté
» sans répugnance. Le moral n'étant point
» affecté, le médecin guérit ou atténue promp-
» tement le mal physique, et un homme labo-

» rieux est rendu à sa famille et à ses tra-
» vaux.

» La plupart des sociétés, moyennant 30 fr.
» par an, ont un dispensaire ; et le malade qui
» en est porteur, a médecin, chirurgien et mé-
» dicamens *gratis*. La Société philanthropique
» en fait don aux associations qui ont beau-
» coup de malades ou qui se trouvent obérées.

» Des personnes bienfaisantes se sont fait
» recevoir dans ces sociétés sous le titre de
» *membres honoraires ;* elles paient la même
» contribution que nous, et ne participent en
» rien aux avantages qu'offre notre réglement.
» D'autres philanthropes, plus précieux encore
» que les premiers, ce sont les médecins, chi-
» rurgiens et même pharmaciens, qui, égale-
» ment *membres honoraires*, prodiguent leur
» temps et leurs talens au soulagement de
» pauvres ouvriers. Que ne puis-je les nommer
» tous ! Je citerai du moins MM. Dubois neveu,
» Roulloin, Montillard, et M. Regnart-Bruno,
» que j'ai vu aller visiter un malade deux fois
» dans la journée, et y retourner à onze heures

» du soir pour s'assurer si ce qu'il avait ordonné
» avait procuré du soulagement.

» L'âge amène les infirmités : alors nous
» devenons pensionnaires. Cette position offre
» encore quelques consolations. J'ai l'espoir
» que l'exemple que nous donnons à nos en-
» fans, ne sera perdu ni pour eux ni pour nous ;
» leurs cœurs s'imprégneront de sentimens de
» bienfaisance, et ils se diront : *Notre père*
» *n'était qu'un ouvrier ; que de peines il a*
» *dû avoir pour nous élever ! et il pensait*
» *encore à l'avenir !* Ils rempliront à leur tour
» avec plaisir les devoirs de la piété filiale. Les
» 15 francs par mois qui leur reviendront, allé-
» geront leurs charges, et le bon père n'ira pas
» terminer sa débile existence dans un hospice ;
» il s'éteindra tranquillement au milieu des
» siens..... Institution morale sous tous ses
» rapports, et avantageuse pour le Gouverne-
» ment !

» Toutes les positions difficiles dans lesquelles
» on peut se trouver, ont été prévues par nos
» réglemens. Nous avons senti que lorsqu'un

» ouvrier mourait, sa famille devait être
» obérée, et peut-être se trouver dans l'im-
» possibilité de faire les frais de l'inhumation.
» Une somme est donnée pour cet objet :
» la manière de l'employer ne nous regarde
» pas ; nous engageons cependant à ne pas
» outre-passer les moyens que l'on a. On as-
» treint un certain nombre de sociétaires à ac-
» compagner le décédé. J'ai beaucoup appuyé
» sur cet article, par la raison que j'éprouve
» toujours un serrement de cœur, lorsque je
» vois mon semblable n'être suivi de personne
» en allant à sa dernière demeure. Combien
» de fois ne me suis-je pas dit : Pauvre malheu-
» reux ! tu avais peut-être autour de toi cin-
» quante personnes, lorsque tu t'es marié.
» Sans m'étendre davantage sur ces idées lu-
» gubres, je crois avoir suffisamment prouvé
» que les magistrats font bénir le Gouverne-
» ment en protégeant ces associations. Les
» hôpitaux cesseront d'être encombrés ; la gé-
» nération actuelle s'améliorera, et l'on aura
» tout à espérer des générations futures. »

[c] *CANTATE exécutée à l'ouverture du Canal de l'Ourcq.* *

Heureuses nymphes de la Seine,
Célébrez la splendeur du plus beau de vos jours!
Tandis qu'une source lointaine
Pour s'unir à vos flots des siens change le cours,
L'Enfant consolateur promis au diadème,
Cher espoir de la France et du trône des lis,
Reçoit l'eau sainte du baptême
Sur vos rivages embellis.

Le dieu des arts et la noble Industrie,
Que le Génie appelle sur ces bords,
Ont salué l'espoir de la patrie
Par l'hommage de leurs trésors.

Ainsi quand l'Aurore
Au front radieux
Se lève et colore
La terre et les cieux,
Toute la nature
Offre au dieu du jour
Sa riche parure
Et ses chants d'amour.

---

* L'auteur des paroles est M. Jules Lemaire, chef de bureau à la préfecture du département, et qui avait été chargé d'organiser cette fête; celui de la musique est M. Daussoigne, compositeur distingué, neveu du célèbre Méhul.

Sur l'amas de ces flots dociles,
L'ingénieux Commerce, à l'abri des hasards,
Transporte ces fardeaux mobiles
Qui vont de leurs tributs enrichir nos remparts,
L'abondance et la paix fertilisent ces ondes,
Et, sous l'emblème heureux de nos félicités,
Nous ouvrent les sources fécondes
De nouvelles prospérités.

Le dieu des arts et la noble Industrie,
Que le Génie appelle sur ces bords,
Ont salué l'espoir de la patrie
Par l'hommage de leurs trésors.

Les tendres et fraîches Naïades,
Pour embellir nos murs désertant les roseaux,
Suspendent leurs riches cascades
Et préparent leurs jets sur le cours de ces eaux.
L'onde monumentale orne leurs fronts superbes,
Et, dans les airs plus purs, sous les couleurs d'Iris,
Jaillit, s'épanche, et de ses gerbes
Couronne les murs de Paris.

Le dieu des arts et la noble Industrie,
Que le Génie appelle sur ces bords,
Ont salué l'espoir de la patrie
Par l'hommage de leurs trésors.

FIN.

SPECIAL
92-B
5084

THE GETTY CENTER
LIBRARY